

**Zeitschrift:** Jahrbuch des Bernischen Historischen Museums  
**Herausgeber:** Bernisches Historisches Museum  
**Band:** 63-64 (1983-1984)

**Artikel:** Réflexions sur la chasse à la période paléolithique  
**Autor:** Delporte, Henri  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1043475>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Réflexions sur la chasse à la période paléolithique

Henri Delporte

## Approche théorique

L'habitude générale de la réflexion et de l'enseignement veut que, *logiquement* et en quelque sorte *par nature*, l'homme paléolithique, bien qu'omnivore, ait été, avant tout, chasseur. Cette option fondamentale tend, tout aussi logiquement, à lui attribuer les formes de vie et de pensée, ainsi que les spécialisations mobilières et immobilières qui conviennent, ou que nous pensons convenir, dans le cadre de *civilisations de chasseurs*.

Le présent article souhaite aborder, sous une forme critique, l'examen de quelques-uns des faits et de quelques-unes des idées qui concernent la chasse préhistorique. Il est évident qu'une telle étude devrait faire appel à une information très variée et à des disciplines plus ou moins maîtrisées; de ce fait, il faut s'attendre à ce que notre démarche nous mène à poser des questions plutôt qu'à proposer des réponses.

Il est certain que la qualification de chasseur de l'homme paléolithique tient, en grande partie, à l'observation des réalités archéologiques. Mais elle résulte aussi, dans l'esprit de l'homme d'aujourd'hui et pour une part non négligeable, de la coordination de notions, plus ou moins dogmatiques, qui relèvent de la spéculation logique autant que de l'observation objective. Nous nous bornerons à évoquer l'une de ces notions, que nous considérons comme des plus importantes: c'est celle qui impose à l'homme primitif des caractères d'animalité, de bestialité en même temps qu'elle lui accorde une évidente vocation à la suprématie.

Dans cette orientation, intervient, dans notre esprit, une série complexe d'affirmations, dont les éléments se rencontrent dans les ouvrages scientifiques ou philosophiques, mais aussi dans des publications de vulgarisation ou d'imagination, «bandes dessinées» ou autres, qui relèvent, souvent et de façon plus ou moins outrageuse, de la fiction.

### 1. *L'homme primitif est un animal*

Si nous écartons les conceptions religieuses d'origine révélée, on peut dire que l'homme moyen considère aujourd'hui que la question de l'origine de l'homme est en

bonne voie de solution, que son ascendance animale est établie et qu'il y a donc lieu de lui attribuer des qualités physiques et – pourquoi pas? – psychiques, qui soient de même nature, ou tout au moins de même espèce, que celle des animaux.

Parmi les animaux, les plus représentatifs et les plus considérés – pensons au «seigneur de la jungle» et aux fables de la Fontaine – sont essentiellement les carnivores, chasseurs dans leur très large majorité. Dans la «société animale», très variée, l'herbivore, sauf s'il est doté d'une taille ou d'une «armure» qui en font un véritable «blindé», occupe un rang inférieur, souvent digne de pitié; sa situation précaire n'est que quelque peu atténuée par des aides diverses, telles que l'agilité, la vitesse, la faculté de mimétisme, etc. Dans cette société, l'herbivore moyen joue, en fin de compte, le rôle d'un esclave, d'un «hilote», dont le sort est encore aggravé par le fait qu'il est «naturellement comestible»; dans le monde vivant, tout au plus serait-il un organisme nécessaire de transformation de la nourriture végétale en nourriture carnée...

Dans cette «société primitive», il eût été indigne que l'homme primitif fût végétarien ou même, qu'à l'imitation de certains animaux, qu'il ne fût qu'un «charognard». Le seul statut qui lui convînt – c'est-à-dire qui nous convienne – est celui de chasseur, ancêtre des «libres et insouciantes familles d'archers» dont parle J.-G. ROZOY (1978).

### 2. *L'homme primitif se situe dans la «hiérarchie animale»*

Pour tout chasseur, le problème vital est de «hiérarchie», c'est-à-dire de sa position dans ce qu'on peut considérer comme une «échelle de puissance»: tout chasseur, en effet, est menacé d'être chassé à son tour, spécialement lorsqu'il se trouve affaibli par l'âge, la maladie ou quelque blessure, accidentelle ou non. Le chasseur-homme, s'il ne s'est jamais vu attaqué par les monstres, dinosaures et autres qu'il ne rencontre que dans les bandes dessinées, n'a cependant pas échappé à la règle; il arrive encore aujourd'hui que des enfants, des vieillards, voire des adultes, sont dévorés par des fauves d'espèces variées, éventuellement même par des animaux considérés comme domestiques...

L'image simpliste serait celle de l'homme primitif choisissant le gibier qui est «à sa portée» et ne s'intéressant guère au reste de la faune. En réalité, l'homme primitif représente une espèce qui s'inclut organiquement dans la «société animale» au même titre que n'importe quelle autre, avec ses besoins et ses moyens d'attaque et de défense; il se situe donc dans un système complexe et varié de rapports de force, l'objectif étant, à tous moments, d'être chasseur plutôt que chassé.

Il faut ajouter, et ce n'est pas le plus réjouissant, que, dans ce système hiérarchisé, la situation «brute» de l'homme primitif n'est pas des plus favorables: tout autant, sinon plus que celle du chasseur offensif, la réalité de nos lointains ancêtres a dû être, fréquemment, celle du gibier qui, comme tout autre gibier, a recherché, face à des prédateurs plus puissants que lui, les moyens de la défensive.

### 3. *L'homme primitif est «intelligent» et inventeur*

Il est courant d'affirmer que c'est grâce à son intelligence que l'homme a survécu et qu'il a préparé les voies de sa domination. L'affirmation n'est pas foncièrement fautive, mais elle se réfère à un ensemble de réalités d'une telle complexité qu'en fin de compte, elle ne veut plus dire grand-chose. On peut, à ce propos, suggérer quelques réflexions:

a) Nous pensons qu'il existe des «chaînes» constituées par des modifications anatomiques qui peuvent être considérées comme naturelles; ce sont ces «chaînes» que les spécialistes englobent, d'un point de vue général, dans les mécanismes dits d'évolution. La plus spectaculaire, et probablement la plus importante, est celle de la station debout, avec ses multiples conséquences, en particulier, aux yeux du préhistorien, la libération et la spécialisation de la main. Également essentielle, en rapport ou non avec la précédente, est celle de la phonation, elle aussi avec toutes ses conséquences, notamment dans le domaine psycho-social. Dans quelle mesure l'homme a-t-il eu «l'intelligence» de mettre à profit ces «chaînes anatomiques», se différenciant ainsi des animaux dont certains utilisent leurs «mains» et dont beaucoup émettent des sons plus ou moins organisés?

b) En dehors de la «société animale» précédemment évoquée, tous les animaux possèdent une vie sociale plus ou moins complexe et plus ou moins rigide, dans le cadre même de leur espèce. Particulièrement caractéristiques sont ceux qui, tels les termites, les abeilles ou les fourmis, vivent en sociétés hyper-structurées, auxquelles nous aurions tendance à prêter un caractère hiérarchisé; leur structuration sociale est même coordonnée avec la différenciation anatomique des individus qui forment le groupe. Des systèmes sociaux plus ou moins complexes, dans lesquels intervient

une hiérarchisation réelle, ont été décrits chez les animaux supérieurs. Ils se fondent sur une organisation familiale, mais surtout sur celle de groupes, variable selon les espèces, mais aussi selon les circonstances, souvent saisonnières: c'est le groupe de chasse, plus restreint chez les uns (lion) et plus large chez d'autres (loup); c'est aussi le groupe de migration qui réunit, à certains moments, des milliers ou des dizaines de milliers d'individus: c'est le cas pour le renne ou le lemming mais aussi, plus proches de nous dans l'espace, pour des oiseaux comme l'hirondelle...

Qu'en est-il de l'organisation sociale de l'homme paléolithique? Il est vraisemblable qu'elle n'était pas rigide comme celle des fourmis ou des abeilles, mais qu'elle était variable, avec, par exemple, d'éventuels groupes de migration ou de chasse... Il n'en est pas moins très difficile de définir les structures et les effectifs de ces unités sociales, l'essentiel de notre information étant fournie par l'analyse de l'habitat, phénomène dont nous ne maîtrisons pas tous les éléments déterminants.

Les rares habitats très anciens, tels ceux qui ont été étudiés en Afrique orientale, suggéreraient l'existence de groupes assez réduits, dont l'échelle pourrait être comparée à celle d'une famille... Si, par la suite, la surface occupée de façon organisée semble s'accroître – dès l'Acheuléen, la cabane du Lazaret atteint une longueur de 11 mètres (H. DE LUMLEY 1969) –, on ne peut affirmer qu'il y ait automatiquement corrélation avec l'importance du groupe, car, très tôt, apparaissent, à l'intérieur de l'habitat, des aires d'activités spécialisées. La réalité n'est pas plus facile à saisir pour les périodes plus récentes du Paléolithique: les «grandes maisons» du type de Kostenki I (P. P. EFIMENKO 1958), longue d'une quarantaine de mètres, ont pu suggérer l'existence d'un «clan» numériquement important; en fait, nous ne sommes pas du tout certain qu'il se soit agi d'une occupation unique et synchrone.

Une information considérable a été apportée, dans les dernières décades, par l'étude des «agglomérations magdaléniennes», dont le modèle a été celui de Pincevent (A. LEROI-GOURHAN et M. BRÉZILLON 1966 et 1972). Mais, comme l'écrit A. LEROI-GOURHAN lui-même, «Il serait donc possible de supposer que chacun des deux niveaux principaux de l'horizon IV a représenté l'implantation simultanée de nombreuses tentes ou qu'à intervalle trop faible pour être encore sensible au point de nos études, quelques familles venaient régulièrement s'installer sur les replats vallonnés de la colline d'argile» (1966, 371). Fort heureusement, au cours des dernières années, le développement spectaculaire des remontages – à partir de la totalité du matériel lithique recueilli sur un site – ainsi que celui des analyses des traces d'utilisation (D. CAHEN, C. KARLIN, L. H. KEELEY et F. VAN NOTEN 1980), en suscitant une «chronologie horizontale»,

permet d'établir des synchronismes, à l'intérieur d'un même site, entre des structures d'habitat voisines ou même éloignées – 50 mètres à Pincevent, plus de 200 mètres à Bordj Mellala (J. TIXIER 1976) – et de définir avec précision des aires d'activités différentes. Dans ces conditions, nous pouvons espérer disposer bientôt d'indications objectives et pertinentes sur l'organisation socio-économique de certains groupes paléolithiques.

Il est donc légitime de penser que la structure sociale de l'homme paléolithique ne se présente pas sous une forme rigide et figée comme pour les animaux, mais qu'au contraire elle a évolué et s'est spécialisée en fonction des conditions du milieu et des nécessités de la vie. Il est tout aussi vraisemblable que, dans les groupes humains, des spécialisations, techniques ou autres, sont apparues, mais, ici aussi et à la différence de celles des insectes sociaux mentionnés plus haut, elles se sont également modifiées, précisées, affinées, adaptées en fonction d'une meilleure utilisation des moyens et d'une meilleure satisfaction des besoins.

c) Dès la Préhistoire, l'homme a développé et perfectionné ce qu'on peut appeler la «maîtrise des accessoires». Il est évident que l'animal utilise des «accessoires»: on connaît les observations et les expériences faites, à ce propos, sur les animaux supérieurs; un grand nombre d'autres espèces ont recours à des «accessoires», ne serait-ce que pour la construction et l'aménagement de leur habitat.

Mais ce qui caractérise l'homme, c'est qu'il a fait appel, de façon de plus en plus large, spécialisée et *progressive*, à de nombreux «accessoires», matériels ou non, dont nous évoquerons succinctement ceux qui nous apparaissent comme essentiels:

- L'objet: dépassant le stade de la simple utilisation de fragments, végétaux (bâton, massue, etc.) ou non, l'homme paléolithique s'est approprié, en les transformant, divers éléments minéraux ou osseux; on connaît le recours au galet brut ou sommairement aménagé, puis à toutes les formes de débitage et d'aménagement, d'une part des éclats, au sens large, tirés de roches particulièrement adaptées, d'autre part des diverses parties des squelettes animaux (os, ivoire, bois de renne, dent, coquillage, etc.).
- Le feu: il semble avoir été utilisé, tout au moins accidentellement, dès la glaciation de Mindel, il y a quelques centaines de milliers d'années donc, comme l'indique C. PERLÈS (1977) dans son excellente étude, deux millions d'années environ après la «découverte» du travail de la pierre. L'utilisation et la domestication du feu sont à considérer comme des progrès considérables, en ce qui concerne le chauffage et la «cuisine», mais aussi peut-être, et surtout, comme moyen de défense contre les animaux, qui en ont toujours eu la crainte.

- Après ces «accessoires» matériels, d'autres, plus récents, font directement appel au monde vivant: c'est la domestication peu à peu systématique des végétaux (culture) et des animaux, en attendant que ce soit, dans une certaine vision, celle de l'homme lui-même...

On voit donc que, sur le plan théorique, la chasse ne constitue pas, à l'époque paléolithique, un phénomène simple et unilatéral; elle s'organise par rapport à un système biologique dans lequel la maîtrise de l'homme ne s'affirme que très progressivement, et probablement aussi très difficilement. Le monde animal ne doit pas être considéré comme un «réservoir à viande» dans lequel l'homme puise à sa convenance. Si nous nous référons aux données proposées par l'analyse des régimes nutritionnels (I. DE GARINE 1979), nous constatons que les besoins alimentaires des groupes humains (en protéines animales et végétales, glucides et lipides) n'impliquent pas l'obligation absolue et totale de la nourriture carnée, donc de la chasse; à titre comparatif, on peut citer des animaux des pays froids, en particulier le renne, dont l'alimentation est exclusivement végétale...

## Aspect épistémologique et archéologique

Face à l'approche théorique, plus ou moins spéculative, dont nous venons de présenter quelques grandes lignes, se situe le domaine des faits concrets, représenté pour nous par l'analyse et la valorisation de l'information dont nous disposons à propos de l'homme préhistorique. Ce domaine peut être organisé en trois secteurs différents, qui sont celui de l'épistémologie, celui de l'archéologie des objets, et enfin celui de l'interprétation artistique.

### 1. Épistémologie

Comme nous l'avons rappelé par ailleurs (H. DELPORTE 1984/a), l'épistémologie, «philosophie de la science», propose une étude critique de celle-ci, tant en ce qui concerne la valeur et la représentativité de son information qu'en ce qui concerne la pertinence des méthodes de gestion et d'utilisation de cette information.

Dans l'ouvrage précédemment signalé, nous avons tenté de définir quelle peut être la représentativité de notre information par rapport à ce que nous avons appelé la «vie réelle originelle», compte tenu des phénomènes de conservation et de récolte des vestiges de toutes natures qui, avec leurs caractères intrinsèques et extrinsèques, représentent des documents à propos de cette vie originelle et de ses divers aspects.

La conservation a été largement «différentielle», car des actions à la fois variées et complexes sont intervenues, à la

fois physiques et chimiques. Elles ont déterminé, de façon extrêmement variable, la protection ou la destruction des restes susceptibles de témoigner de l'existence et de l'activité de l'homme préhistorique. C'est ainsi que les ossements, humains ou animaux, utilisés et aménagés ou non, ont été totalement détruits dans les terrains acides, tel celui des gisements gréseux du bassin de Brive, alors qu'ils ont été préservés, souvent de façon remarquable, dans des terrains alcalins, par exemple dans la quasi-totalité des grottes et abris calcaires du Périgord.

Par contre, les restes végétaux ne subsistent que de façon toujours sommaire: ce sont surtout, en général, des grains de pollens ou des fragments de charbon de bois, ces derniers trouvés dans des foyers, eux-mêmes conservés de façon fort inégale. Dans l'ensemble donc, on peut dire que, dans bon nombre de sites, l'information zoologique l'emporte largement sur l'information botanique.

Qu'il s'agisse des vestiges animaux ou des vestiges végétaux, le problème se pose de leur signification anthropique, c'est-à-dire de leur qualité de témoin pertinent de la présence et de l'activité humaine. Les grottes et les abris ont été occupés, à certains moments, par des animaux variés, depuis les grands fauves jusqu'aux petits rongeurs, et il n'est pas toujours commode de séparer ce qui provient de leur séjour de ce qui témoigne, de façon authentique, de celui de l'homme. On a beaucoup discuté, il y a quelques décades, par exemple, à propos des «grottes à ours» des Alpes. Il est fréquent que, plus ou moins interstrafés avec des mobiliers effectivement humains, se rencontrent des ossements rongés par des hyènes: un cas déconcertant nous a été proposé, au cours des fouilles récentes de Brassempouy (1983), par un ensemble de deux fragments d'os longs, situé en pleine couche périgordienne et qui évoquent «un enfant dans un berceau» (fig. 1).

Les restes végétaux sont moins abondants et souvent moins spectaculaires. Si les charbons de bois et quelques vestiges exceptionnels, parfois douteux – telles les coquilles de noisettes dans les couches du Mas d'Azil –, suggèrent des indications sur l'activité humaine, les autres restes végétaux, en particulier les pollens, ne nous informent que sur le climat et le milieu et sont généralement indépendants de la présence humaine; il existe toutefois des cas, tel celui de la sépulture néandertalienne de Shanidar (A. LEROI-GOURHAN 1968), où les pollens témoignent d'une «manipulation» humaine.

Il existe donc une distorsion importante entre la valeur documentaire des vestiges animaux et celle des vestiges végétaux, distorsion due essentiellement à leur différence de conservation. Si la présence d'ossements, et surtout d'ossements fragmentés ou portant des traces de décarnisation, implique une pratique évidente de la chasse, l'absence de

vestiges botaniques, ou le fait que ceux qui existent ne soient pas liés à une action humaine, ne permet pas de conclure à l'inexistence d'une nourriture végétale. D'une façon imagée, on peut deviner quels seraient les témoins laissés par un groupe qui aurait mangé des légumes toute la semaine et du poulet le dimanche...

En ce qui concerne les vestiges osseux, on peut ajouter qu'il est même difficile de prendre en considération leur abondance, quelquefois extrême, car, dans l'état actuel de notre connaissance, nous n'avons pas le moyen décisif d'évaluer la durée de l'occupation correspondante.

Il faudrait également dire que les imprécisions dues à la «conservation différentielle» sont encore accentuées par les différences considérables qui ont présidé à la récolte des vestiges. La tendance actuelle est à la récupération systématique de tous les objets et à l'observation précise de leurs caractères extrinsèques (position en stratigraphie et en topographie, orientation, pendage, rapports entre les pièces, etc.). Mais nous savons que, dans des fouilles plus ou moins anciennes, un tri parfois sévère a été effectué sur le chantier et que la valeur informative des collections conservées demeure toute relative.

Pour en terminer avec cette brève analyse épistémologique, il apparaît que, si nous pouvons affirmer que la chasse – au sens très large du mot, car il faut y englober la pêche ou le ramassage des mollusques, en particulier des escargots – a fourni à l'homme préhistorique une part appréciable de sa nourriture, nous sommes dans l'incapacité de préciser quelle a pu être, à telle ou telle époque, l'importance relative de cette part.

## 2. *Archéologie des objets*

En cette matière, notre propos sera relativement bref; il est en effet vraisemblable que les études de tracéologie (traces d'utilisation), précédemment évoquées (D. CAHEN, C. KARLIN, L. H. KEELEY et F. VAN NOTEN 1980), apporteront, sur l'utilisation des outils en pierre et probablement même en os, des indications susceptibles de préciser, voire de modifier, nos connaissances.

Il y a encore quelques années, la Préhistoire était présentée sous la forme d'une succession bien définie:

- Le Paléolithique était la période des chasseurs, avec un gibier constitué surtout de grands animaux, bovidés, chevaux, bouquetins, cerfs et surtout rennes, ruminants auxquels venaient s'ajouter à l'occasion des carnivores comme l'ours, des rongeurs et des poissons.
- Le Mésolithique voyait se réduire la taille de ses proies, ce qui s'expliquait peut-être par l'émigration du gibier paléolithique; si l'on chassait encore le cerf, voire le sanglier ou autres, on se rabattait sur des rongeurs et surtout

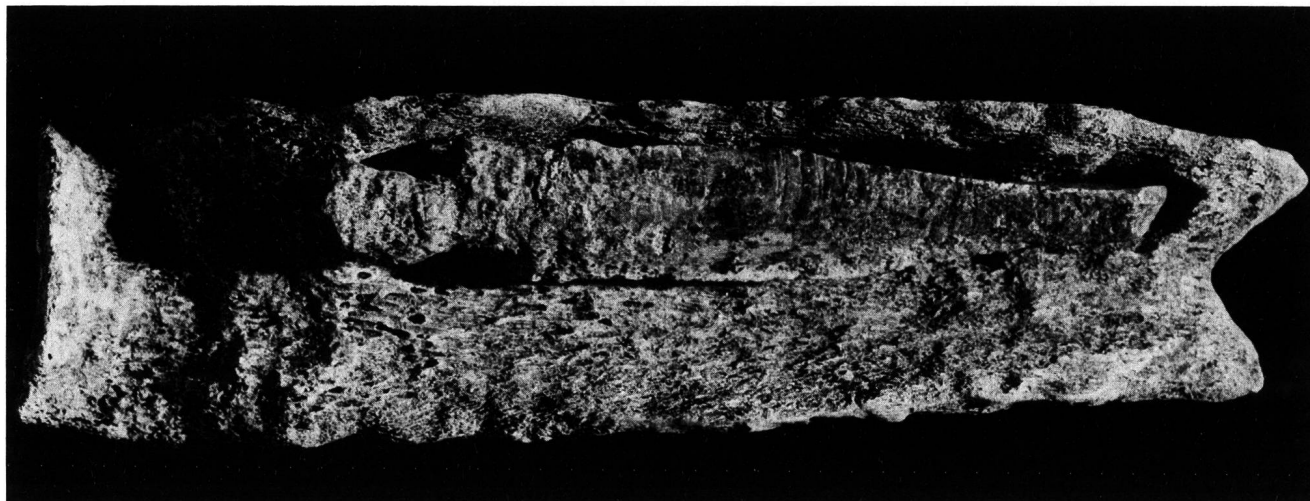


Fig. 1. Brassempouy (Landes)  
Deux fragments d'os longs. Longueur 16,1 cm.

sur l'énorme population d'escargots dont le climat humide favorisait la prolifération.

- Le Néolithique, enfin, était la période des éleveurs et des cultivateurs. La proportion des animaux domestiqués allait en augmentant, sans que la chasse disparût. Quant à la culture, elle était affirmée par la présence de graines brûlées, de meules et de molettes et aussi, entre autres, par l'existence, sur certains silex, de ce qu'on appelait le «poli des céréales» – premier essai de tracéologie élémentaire –, lequel suggérait, en fait, qu'on avait moissonné et peut-être pas semé...

Du fait que l'homme paléolithique était chasseur, il fallait que les objets qu'il confectionnait fussent des armes de chasse. Le vocabulaire typologique a été créé en fonction de ce principe: plus de la moitié des objets ont été des casse-tête, des coups-de-poing, des pointes de chasse, des poignards, des épieux, des sagaies, etc., une bonne partie du reste ayant servi à la boucherie ou à la préparation des peaux. En réalité, l'outillage paléolithique est de plus en plus varié et son utilisation effective prête encore à controverses.

Sans entrer dans les détails, il apparaît par exemple que le «coup-de-poing» ou «hache taillée» du Paléolithique inférieur a pu être une sorte d'outil universel, servant à frapper, à couper, à racler, à écraser, etc. et pas seulement à «casser la tête des animaux»; la prudence a amené les préhistoriens actuels à le qualifier de «biface». Son utilisation ne peut d'ailleurs pas être définie sans référence à celle des nombreux éclats, retouchés ou non, qui l'accompagnent dans les couches archéologiques.

Si nous passons directement au Paléolithique supérieur, nous observons une diversification considérable de l'outillage, avec la distinction en particulier de ce qui serait «l'outillage primaire» et «l'outillage secondaire», les uns

ayant été vraisemblablement utilisés pour la confection des autres. Les uns et les autres ont d'ailleurs été plus ou moins conservés, ce qui pose en particulier le problème de l'outillage – et aussi des œuvres mobilières – dont la matière première aurait été le bois. Il semble que tout un «arsenal» ait été effectivement destiné à la chasse ou à la pêche: c'est le cas pour les harpons (M. JULIEN 1982) et surtout pour les propulseurs plus ou moins directement associés aux pointes de sagaies; au sujet de ces derniers, la comparaison ethnographique et l'expérimentation se révèlent convaincantes (P. CATTELAÏN 1978). Par contre, notre conviction est beaucoup moins affirmée en ce qui concerne les nombreux objets en silex appelés pointes (pointe de Châtelperron, de la Gravette, de la Font-Robert, de Teyjat, azilienne, etc.); aucune n'annonce réellement les pointes de flèche caractéristiques des périodes suivantes.

On ne peut donc pas affirmer de façon certaine que le mobilier de l'homme paléolithique fût essentiellement et exclusivement l'armement du chasseur. Il est probable – et d'ailleurs normal – que ce mobilier, très spécialisé, non seulement dans ses formes mais même dans ses dimensions et ses proportions, répondait à des nécessités technologiques déjà très complexes et que nous sommes loin d'avoir encore totalement élucidées.

### 3. Interprétation artistique

Dans ce domaine comme dans les précédents, la personnalité de l'homme paléolithique chasseur a joué un rôle prépondérant, l'art ayant été souvent considéré comme un adjuvant magique de la chasse. Nous voudrions commencer par une citation caractéristique tirée du préambule que F. Poplin a récemment publié dans le volume offert en

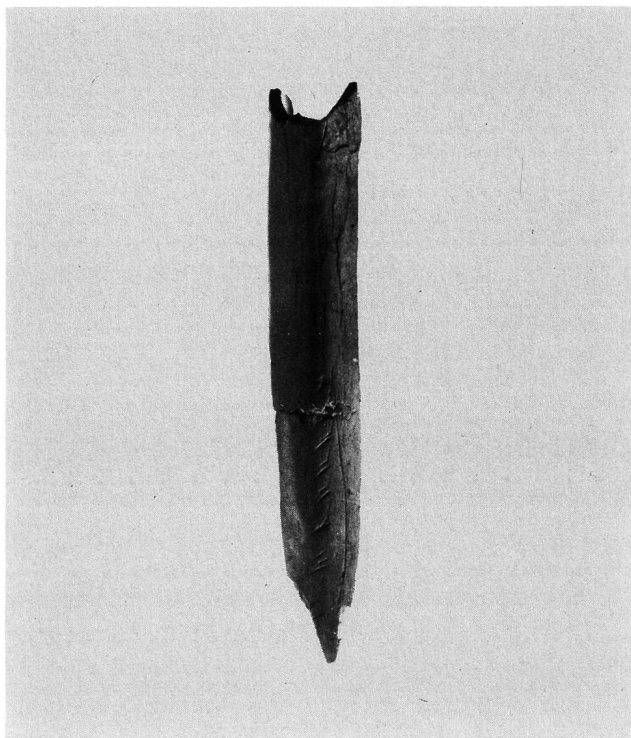


Fig. 2. Grotte de la Vache (Ariège)  
Harpon gravé sur os. Longueur 5,3 cm.

hommage à J. Bouchud: «... cette opération par laquelle les bêtes entrent dans les cultures transformées en symboles graphiques, plastiques, scripturaux (dont les hiéroglyphes égyptiens ne sont qu'un exemple) et dans l'ossature des mythes et légendes. Même les peuples végétariens en font une grande consommation; ils les dévorent des yeux et des idées, ils s'en nourrissent l'esprit» (F. POPLIN 1983, 9). Cette opinion contribue évidemment à reposer la question des rapports existant entre l'art et la chasse dans le cadre de la société et de la pensée paléolithiques.

En fait, il est possible de distinguer plusieurs aspects à propos de cette question:

a) L'art et les techniques de chasse: Il était logique que les premiers descripteurs de l'art paléolithique se soient préoccupés de la signification des très nombreux signes qui accompagnent les figurations animales, tant dans l'expression mobilière que dans l'expression pariétale. Après avoir fait remarquer, ce qui n'est pas dénué d'importance, que des signes existent souvent indépendamment de figurations, on rappellera qu'ils ont pu être considérés comme les éléments d'une première écriture et, dans certains cas, comme la signature de l'artiste.

Mais l'attention a été surtout attirée sur les signes qui, par leur forme ou par analogie avec des observations ethnographiques, évoquent des armes ou des techniques de chasse: deux séries majeures ont été distinguées:

- des pièges de natures diverses, en particulier les tectiformes – considérés par d'autres comme figurant des huttes – les quadrillages et faisceaux qui auraient évoqué des filets de capture, etc.;
- des armes de trait, essentiellement des flèches et des harpons, qui sont censées avoir blessé l'animal, tout au moins lorsqu'elles sont figurées à l'intérieur ou au contact direct de celui-ci.

Les recherches d'A. Leroi-Gourhan, dont l'ensemble a été exposé dans son ouvrage sur la «Préhistoire de l'Art Occidental» (1965), ont profondément modifié les idées en ce qui concerne l'interprétation de l'art paléolithique, entre autres celle qu'il convient d'attribuer aux signes. Ces recherches se sont appuyées sur une très large analyse de l'expression artistique, non seulement en elles-mêmes, mais aussi et surtout dans toutes leur formes d'association au sein des ensembles archéologiques: objets ou groupe d'objets mobiliers et, pour le pariétal, panneau, frise ou même la totalité de l'art d'une grotte.

Les travaux d'A. Leroi-Gourhan l'ont amené à proposer un système dualiste d'organisation de l'ensemble de l'art préhistorique, système qui serait de nature sexuelle, opposant ou coordonnant des figurations, mais aussi *des signes*, à valeur mâle et à valeur femelle. Dans ces conditions, les signes prennent une toute autre signification que la simple figuration d'une technique ou d'une arme de chasse.

Si nous choisissons un exemple, celui du harpon – ou du signe barbelé –, l'examen de trois figurations gravées montre à quel point la réalité figurative est complexe et dépasse le cadre de la soi-disant magie de la chasse:

- La grotte de la Vache (Ariège) a livré un fragment osseux sur lequel est gravé un véritable harpon à un rang de barbelures (fig. 2), sans rapport aucun avec une quelconque figuration animale (G. MALVESIN-FABRE, L.-R. NOUGIER et R. ROBERT 1952).
- Nous avons récemment reconstitué et publié (H. DELPORTE 1975) un os, identifié par F. Poplin comme étant un cubitus de gypaète, découvert dans la grotte d'Aurensan (Hautes-Pyrénées). Il porte, gravés, deux poissons, sans doute des saumons, plusieurs animaux incomplets qui peuvent être des chevaux, et surtout un grand harpon à deux rangs de barbelures, barbelures dont plusieurs portent même l'incision médiane qu'on observe sur d'assez nombreuses pièces originales du Magdalénien VI (fig. 3).
- Une pièce très connue a été recueillie dans le Magdalénien d'Isturitz (Pyrénées-occidentales) (R. DE SAINT-PÉRIER 1936). Il s'agit d'une lame osseuse plate, malheureusement fracturée et qui est gravée sur ses deux faces: d'un côté, un bison et l'extrême-arrière-train d'un second; de l'autre côté, deux humains, dont le premier, sans tête, est une femme et dont le second n'a conservé



Fig. 3. Grotte d'Aurensan à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées)  
Harpon gravé sur os d'oiseau. Longueur 10,6 cm.

que le buste, avec la tête et un bras (fig. 4). Détail original: les deux faces portent des signes barbelés qu'on a cru figurer des harpons: deux sur la croupe du bison entier et un sur la cuisse de la femme.

Ces observations, choisies parmi beaucoup d'autres, montrent quelle peut être la diversité de valeur et de sens de la figuration des objets de chasse ou des signes qui présentent une certaine analogie graphique avec eux. La situation est encore plus complexe lorsqu'il s'agit de simples incisions rectilignes, rarement munies d'une «empennure» tra-

duite par un trait convergent unique, et qu'on a voulu systématiquement considérer comme des armes de trait.

b) Les scènes de chasse: Il ne faut cependant pas nier de façon absolue la possibilité que les artistes paléolithiques aient représenté de véritables scènes de chasse. La plus célèbre est sans aucun doute celle du Puits de Lascaux; elle montre l'affrontement d'un bison qui, blessé par un trait, perd ses entrailles et d'un homme ithyphallique qui semble tomber en arrière, perdant un objet qui peut-être un propulseur décoré d'un oiseau. Il existe d'autres scènes de chasse, en particulier celle d'un bloc du Roc de Sers – comme on pouvait s'y attendre, il semble que c'est l'homme qui y soit chassé – et celle de la plaquette de Péchialet (Dordogne) (fig. 5), voire même une scène qui doit être de pêche gravée sur un os (fig. 6) de Laugerie-Basse (Dordogne).

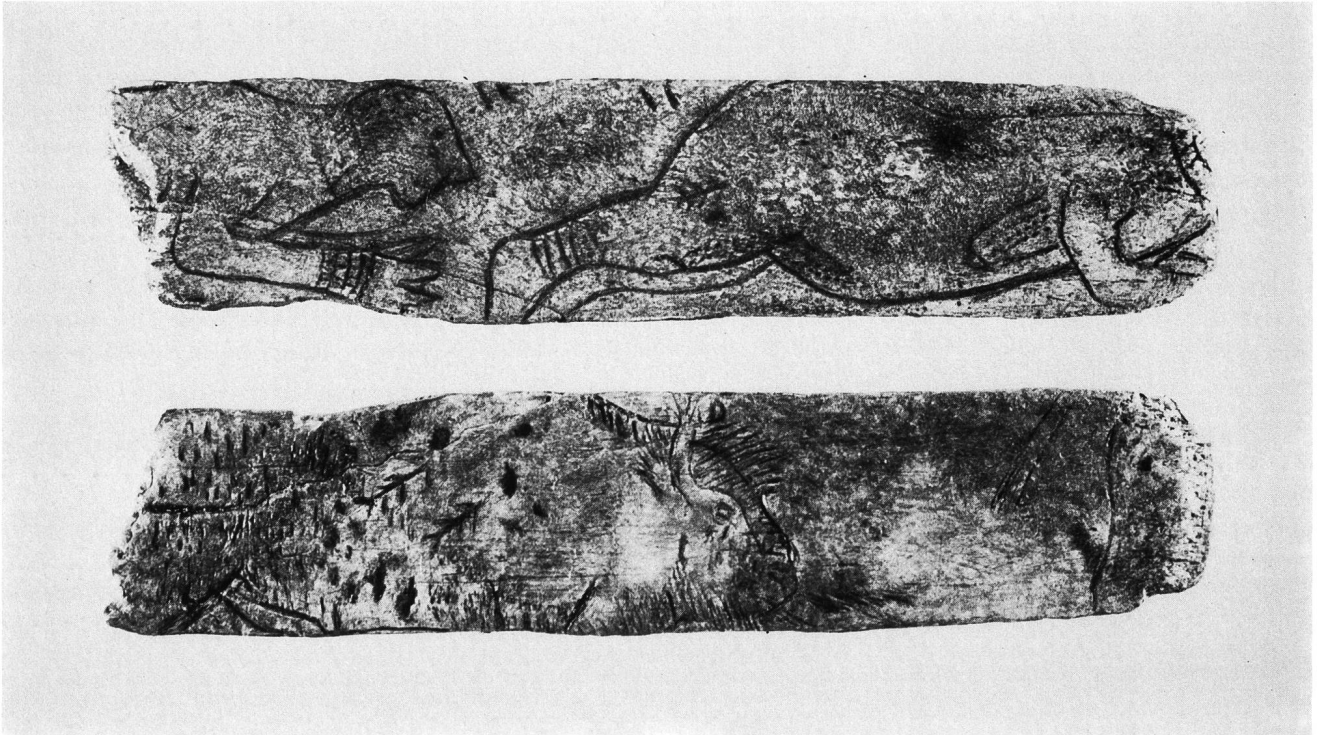
Des scènes de chasse d'un caractère particulier ont été rencontrées dans la grotte de Montespan (Haute-Garonne); elles ont été publiées (F. TROMBE et G. DUBUC 1947) et étudiées, de façon précise, plus récemment, par C. RIVENQ (1976).

Dans l'édition originale, est reproduit un exposé du comte H. Bégouën sur la théorie classique de l'art magique de la chasse.

- Dans l'une des galeries, plusieurs chevaux, dont l'un a conservé une tête magnifique, sont gravés sur la paroi argileuse; ils portent plusieurs dizaines de cupules plus ou moins profondes: «Des chevaux poussés dans une palissade jusqu'à une fosse servant de piège et harcelés par les cris, les sagaies et les pierres des rabatteurs» (H. BÉGOUËN); l'examen récent de C. Rivenq montre que, si certaines d'entr'elles sont récentes, un bon nombre de cupules sont d'époque préhistorique et représentent donc les impacts d'une véritable image de chasse paléolithique (fig. 7).
- Dans une autre galerie, plusieurs statues modelées en argile – ours et félins (?) –, acéphales et en très mauvais état, portent également des cavités plus ou moins profondes auxquelles on est en droit d'attribuer la même signification qu'à celles de la frise des chevaux.

Bien qu'elles soient peu nombreuses, l'existence même de ces scènes de chasse suggère une attitude de prudence et nous interdit d'exclure qu'ait existé, pour l'homme paléolithique, un lien entre l'expression artistique et les préoccupations du chasseur.

c) Rapports entre figuration et consommation: Nous avons eu déjà l'occasion de poser ce problème au cours du colloque de Sigriswil, organisé en 1979 par la Société Suisse des Sciences Humaines (H. DELPORTE 1984/b); au cours du même colloque, A. Leroi-Gourhan a abordé le même problème à propos du réalisme du comportement de la figuration animale (A. LEROI-GOURHAN 1984).



*Fig. 4. Isturitz (Basses-Pyrénées)*  
*Gravures sur lame d'os (recto et verso). Longueur 10,3 cm.*



*Fig. 5. Pechialet (Dordogne)*  
*Scène de chasse gravée sur plaquette. Longueur 18,9 cm.*



Fig. 6. Laugerie-Basse (Dordogne)  
«La pêche miraculeuse», gravure sur os. Longueur 17,5 cm.



Fig. 7. Montespan (Haute-Garonne)  
Cheval gravé sur la paroi argileuse et «blessé» par des cupules. Longueur de l'animal 32 cm.

Nous avons précisé qu'en matière de connaissance de la faune, il nous semblait nécessaire de distinguer plusieurs réalités: – la population (faune réelle que nous ne connaissons pas) – l'échantillon théorique (estimation d'après les conditions du climat et du milieu) – l'échantillon culinaire (établi à partir de l'étude des «déchets de cuisine») – l'échantillon figuré (dénombrement des espèces figurées dans l'art pariétal et mobilier) – l'échantillon technologique (animaux qui ont fourni la matière première des objets d'origine animale).

Il est permis de penser que, si l'art est en rapport direct et unilatéral avec la chasse, il doit exister une relative coïncidence entre les effectifs de l'échantillon culinaire et ceux de l'échantillon figuré, l'un et l'autre étant significatifs, dans une certaine mesure, de la population animale réelle.

La confrontation entre l'échantillon culinaire et l'échantillon figuré d'un même ensemble archéologique est difficile, car elle nécessite le recours à des séries qui soient suffisamment abondantes pour être significatives et qui proviennent en même temps d'une fouille dont l'authenticité stratigraphique soit assurée. Dans l'état actuel, nous avons eu recours à deux sites français qui répondent plus ou moins aux deux conditions précédentes:

– Pour l'abri éponyme de la Madeleine, nous disposons d'un échantillon figuré important (une centaine d'objets) doté d'une stratigraphie satisfaisante (L. CAPITAN et D. PEYRONY 1928) et d'un échantillon culinaire que les fouilles récentes ont permis de préciser (J. M. BOUVIER 1973. – F. DELPECH 1975). Nous avons exclu du décompte les représentations d'humains, d'oiseaux et de poissons, ces dernières n'étant d'ailleurs pas toujours parfaitement convaincantes. Dans ces conditions, la répartition globale des deux échantillons se présente sous la forme suivante:

	échantillon culinaire	échantillon figuré
renne . . . . .	91,97 %	20,83 %
cerf (?) . . . . .		9,03 %
chevreuil . . . . .	0,01 %	
bovidés . . . . .	1,47 %	11,81 %
chamois . . . . .	0,19 %	1,39 %
bouquetin . . . . .	0,02 %	1,39 %
antilope (?) . . . . .		3,47 %
cheval . . . . .	4,17 %	43,06 %
ours . . . . .	0,01 %	0,69 %
canidés . . . . .	0,25 %	2,78 %
lynx . . . . .		4,17 %
sanglier (?) . . . . .		0,69 %
éléphant (?) . . . . .		0,69 %
lagomorphes . . . . .	1,51 %	
rongeurs . . . . .	0,39 %	

Nous constatons que c'est le renne qui domine largement l'échantillon culinaire alors qu'il ne se situe qu'au second rang, derrière le cheval, dans l'échantillon figuré. Effectuée couche par couche (H. DELPORTE 1984/b), la comparaison est tout aussi intéressante puisque, par opposition aux couches inférieure et moyenne, la couche supérieure voit le renne prendre le premier rang aussi bien dans l'échantillon culinaire que dans l'échantillon figuré; encore faut-il préciser que, dans la couche supérieure, les figurations de rennes sont relativement concentrées dans une sorte de «cella» légèrement isolée de l'habitat principal et qu'elles sont en majorité sur dalles calcaires alors que les autres représentations animales sont sur matières osseuses.

– La grotte de la Vache, à Alliat (Ariège), a également livré un nombre important d'œuvres d'art mobilières en même temps qu'un lot considérable de restes de faune, dont une partie seulement a été jusqu'ici déterminée. Néanmoins, à l'exclusion comme pour la Madeleine, des anthropomorphes, des oiseaux et des poissons, le tableau comparatif se présente comme suit:

	échantillon culinaire	échantillon figuré
renne . . . . .		3,85 %
cerf et cervidés . . . . .	4,96 %	11,54 %
bovidés . . . . .	0,24 %	16,67 %
chamois . . . . .	4,99 %	
bouquetin . . . . .	88,25 %	17,95 %
antilope saïga . . . . .		2,56 %
cheval . . . . .	0,01 %	25,64 %
ours . . . . .		8,97 %
loup . . . . .		5,13 %
lion . . . . .		6,41 %
phoque (?) . . . . .		1,28 %
lièvre . . . . .	0,96 %	

L'échantillon culinaire est dominé par le bouquetin – nous sommes, à la différence de la Madeleine, en pays de montagne –; par contre, le cheval, presque absent de la faune consommée (0,01 %), conserve la première place dans l'échantillon figuré, suivi d'assez près par le bouquetin, puis les bovidés et les cervidés; toutes proportions gardées, la situation rappellerait donc celle des couches inférieure et moyenne de la Madeleine. On doit observer, par ailleurs, que les carnivores (loup, ours, lion) représentent plus de 20 % de l'échantillon figuré de la Vache, alors qu'ils n'atteignent que 6 % à la Madeleine.

La situation décrite à la Madeleine et à la Vache n'est pas exceptionnelle. Elle a déjà été signalée à Lascaux où «les hommes tuaient des rennes et représentaient d'autres espèces» (A. LEROI-GOURHAN 1977), autres espèces parmi les-

quelles le cheval joue un rôle essentiel: elle s'applique donc à l'art pariétal aussi bien qu'à l'art mobilier.

Une semblable discordance a été observée dans des gisements étrangers, en Moravie (renseignement B. KLIMA), en Espagne à Altamira (L. G. STRAUS 1977). A Gönnersdorf (Allemagne), un habitat du Magdalénien terminal a livré une abondante série de plaquettes gravées (G. BOSINSKI, G. FISCHER 1980), sur lesquelles dominant, outre des figurations féminines, celles du mammoth; au contraire, c'est le renne qui l'emporte parmi les «déchets de cuisine» (F. POPLIN 1978).

Il existe donc une série d'observations, encore partielles, qui tendraient à suggérer une opposition quasi-systématique entre l'échantillon culinaire et l'échantillon figuré. S'il est généralement admis aujourd'hui que l'échantillon culinaire résulte d'un choix opéré parmi la population animale, il est légitime de penser qu'il en a été de même pour l'échantillon figuré et que l'un et l'autre de ces choix n'ont pas été inspirés par les mêmes motifs.

Parmi une population animale, l'homme préhistorique a sélectionné, d'une part les espèces qu'il chassait et mangeait, d'autre part celles qu'il figurait sur les parois des grottes et sur les objets qu'il décorait. Sans qu'il y ait lieu d'insister ici, il faut également rappeler que l'organisation des représentations animales, en panneaux, en files, en affrontements, etc., implique une complexité supplémentaire (H. DELPORTE 1981) qui ne semble pas motivée par les préoccupations de la chasse.

En ce qui concerne l'interprétation artistique, il apparaît donc que l'art paléolithique, s'il n'est pas totalement indépendant d'une quelconque «magie de la chasse» – on pourrait en dire autant pour le classique «culte de la fécondité» –, la dépasse largement et qu'il serait illusoire de vouloir le restreindre à un simple «art de chasseurs». Son analyse, au contraire, inspirée par les travaux d'A. Leroi-Gourhan, permet de supposer une symbolique, une mythologie en même temps qu'un rituel, traduisant une variété de pensée dans le temps et dans l'espace.

## Conclusions

Comme nous l'indiquons au début de cette note, notre objectif est plus de poser des questions que de proposer des réponses, notre orientation étant essentiellement de nature épistémologique, c'est-à-dire d'essayer de tester la pertinence de certaines affirmations présentées à propos de l'homme préhistorique.

Il est évident que s'il a demandé à la chasse – et à la pêche – une partie importante de sa nourriture, l'homme

paléolithique ne peut être réduit à la simple pratique d'une «typologie de chasseur», ni d'un art de chasseur, ni à une vie et à une psychologie de chasseur: ce serait là l'un des critères qui le distingue du «monde carnivore» qui l'entoure et le menace...

Le thème même du volume offert à Hans-Georg BANDI, «Chasser-cueillir», nous incite justement à nous poser la question du «statut socio-économique» des Paléolithiques. Il est certain que la comparaison ethnographique est susceptible de jouer un rôle important à ce sujet; mais nous n'entendons pas y faire appel ici: le genre de vie, la psychologie, l'expression artistique des chasseurs-cueilleurs modernes seraient particulièrement instructifs pour le préhistorien, mais demanderaient une information que nous ne possédons pas personnellement...

En fin de compte, nous sommes victimes de la carence de l'information qui résulte de la conservation largement différencielle des vestiges, et c'est cette carence qui explique l'image, non pas fautive, mais probablement incomplète que nous nous faisons de nos ancêtres paléolithiques.

## Bibliographie

- BOSINSKI, G. und FISCHER, G., *Mammut- und Pferdedarstellungen von Gönnersdorf* (Der Magdalénien-Fundplatz Gönnersdorf, Band 5). Wiesbaden 1980.
- BOUVIER, J. M., Nouvelle diagnose stratigraphique du gisement éponyme de la Madeleine (Tursac, Dordogne). *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences*, Tome CCLXXVII. Paris 1973, 2625–2628.
- CAHEN, D., KARLIN, C., KEELEY, L. H. et VAN NOTEN, F., Méthodes d'analyse technique, spatiale et fonctionnelle d'ensembles lithiques. *Helinium*, Tome XX. Wetteren 1980, 209–259.
- CAPITAN, L. et PEYRONY, D., *La Madeleine. Son gisement, son industrie, ses œuvres d'art* (Publications de l'Institut International d'Anthropologie, n° 2). Paris 1928.
- CATTELLAIN, P., *Les propulseurs au Paléolithique supérieur en France: essai d'un inventaire descriptif et critique*. Bruxelles 1978 (Mémoire de licence).
- DELPECH, F., *Les faunes du Paléolithique supérieur dans le Sud-Ouest de la France*. Bordeaux 1975.
- DELPORTE, H., Le Magdalénien de la grotte d'Aurensan, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées). *Antiquités Nationales*, n° 6/1974. Saint-Germain-en-Laye 1975, 10–25.
- DELPORTE, H., Note sur la structure et la signification de l'art paléolithique mobilier. *Altamira Symposium (Madrid-Asturias-Santander 1979)*. Madrid 1981, 189–195.
- DELPORTE, H., *Archéologie et ignorance*. Paris 1984 (1984/a).
- DELPORTE, H., L'art mobilier et ses rapports avec la faune paléolithique. *3<sup>e</sup> Colloque de la Société suisse des sciences humaines (1979): La contribution de la zoologie et de l'éthologie à l'interprétation de l'art des peuples chasseurs préhistoriques*. Fribourg 1984, 111–142 (1984/b).
- EFIMENKO, P. P., *Kostenki I*. Moscou-Leningrad 1958.

- GARINE, I. DE, Culture et nutrition. *Communications* 31. Paris 1979, 70-92.
- JULIEN, M., *Les harpons magdaléniens*. Paris 1982.
- LEROI-GOURHAN, André, *Préhistoire de l'Art Occidental*. Paris 1965.
- LEROI-GOURHAN, André, Le réalisme de comportement dans l'art paléolithique d'Europe de l'Ouest. 3<sup>e</sup> Colloque de la Société suisse des sciences humaines (1979): *La contribution de la zoologie et de l'éthologie à l'interprétation de l'art des peuples chasseurs préhistoriques*. Fribourg 1984, 75-90.
- LEROI-GOURHAN, André, et BRÉZILLON, M., L'habitation magdalénienne n° 1 de Pincevent près Montereau (Seine-et-Marne). *Galilée Préhistoire*, Tome IX. Paris 1966, 263-385.
- LEROI-GOURHAN, André, et BRÉZILLON, M., *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien (La section 36)*. Paris 1972.
- LEROI-GOURHAN, Arlette, Le Néanderthalien IV de Shanidar. *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, Tome LXV. Paris 1968, 79-83.
- LEROI-GOURHAN, Arlette, Observation (à propos de Lascaux). *Approche écologique de l'homme fossile. Travaux du groupe: Ouest de l'Europe de la Commission internationale de l'INQUA: Paleology of Early Man (1973-1977)*. Paris 1977, 149.
- LUMLEY, H. DE, *Une cabane acheuléenne dans la grotte du Lazaret (Nice)* (Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 7). Paris 1969.
- MALVESIN-FABRE, G., NOUGIER, L.-R. et ROBERT, R., Gravure de harpon sur os de la grotte de «La Vache» (Ariège). *Congrès Préhistorique de France (1950)*. Paris 1952, 451-453.
- PERLÈS, C., *Préhistoire du feu*. Paris 1977.
- POPLIN, F., Données de la grande faune sur le climat et l'environnement. *Der Magdalénien-Fundplatz Gönnersdorf*, Band 4. Wiesbaden 1978, 98-104.
- POPLIN, F., Préambule sur les relations de la faune et de l'homme préhistorique: la conjoncture de leur étude. *La faune et l'homme préhistorique. Dix études en hommage à Jean Bouchud* (Mémoires de la Société Préhistorique Française, Tome 16). Paris 1983, 9-13.
- RIVENQ, C., *La «Scène de Chasse» de Ganties-Montespan*. Toulouse 1976.
- ROZOY, J.-G., *Les derniers chasseurs. L'Épipaléolithique en France et en Belgique. Essai de synthèse*. Charleville 1978.
- SAINT-PÉRIER, R. DE, *La Grotte d'Isturitz: II. Le Magdalénien de la Grande Salle* (Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine, Mémoire 17). Paris 1936.
- STRAUS, L. G., The Upper Paleolithic Cave Site of Altamira (Santander, Spain). *Quaternaria*, Vol. XIX/1976-1977. Roma 1977, 135-148.
- TIXIER, J., *Le campement préhistorique de Bordj Mellala, Ouargla, Algérie*. Paris 1976.
- TROMBE, F. et DUBUC, G., *Le centre préhistorique de Ganties-Montespan (Haute-Garonne)* (Archives de l'Institut de Paléontologie Humaine, Mémoire 22). Paris 1947.

#### Provenance des illustrations

Fig. 1-6: Musée des Antiquités Nationales, Saint-Germain-en-Laye  
 Fig. 7: C. Rivenq

Henri Delporte  
 Conservateur en chef  
 Musée des Antiquités Nationales  
 F-78103 Saint-Germain-en-Laye